

Ni féminin, ni masculin, le genre en question

Conférence du Café Citoyen de la Chapelle sur Erdre

Par Céline BELLOQ, professeure de philosophie

Le 5 octobre 2023

Introduction :

Nous connaissons la binarité du genre : le féminin et le masculin. 2 genres suffisaient à caractériser l'humanité. Avec la transition de genre qui concerne entre 20000 à 60000 personnes en transition de genre en France - de 0,6 à 2 pour cent de la population mondiale- nous devons admettre une nouvelle réalité des états intermédiaires, mouvants entre ces deux pôles (ce qui diffère de l'androgynie grec qui lui comportait ces deux états en permanence). Au phénomène de transition de genre, qui suppose un passage d'un pôle à l'autre, viennent s'ajouter d'autres réalités, comme un « ni l'un ni l'autre » : gender fluidité, ou l'agenrèité, ou le genre neutre.

5,3 pour cent de la génération Z dans le monde se dirait non binaire, dans le monde et 3,9 en France ; sur une classe d'âge de 18 à 29 ans 5 pour cent se disent trans et/ non binaires ; Au Minnesota, 3 pour cent se disent Trans sur la tranche d'âge 14-17 ans.

D'après une enquête de l'institut CSA, publiée en 2021, 5 % des 15-24 ans se considèrent comme non binaires, un taux qui chute à 2 % pour l'ensemble des Français même si 24 % d'entre eux déclarent connaître une personne non binaire dans leur entourage.

« Mon genre fluctue au cours des jours et des heures, alors j'utilise les pronoms qui me correspondent sur le moment. J'ai un spectre qui est plus grand, je vois mon genre comme une palette de couleurs », souligne Blandine, qui se dit beaucoup plus épanouie et mieux dans sa peau depuis qu'elle se définit ainsi. Article de Ouest France du 3/12/2022

Ainsi, dans Une histoire de genres Guide pour comprendre et défendre les transidentités de Lexie : plusieurs configuration de genre : les agenres, qui n'ont pas de genre ; les personnes neutres, qui ont un genre qui intègre des éléments perçus comme masculins et comme féminins, mais dont on a retiré toute conception de genre ; les gender fluides ; les personnes demi-genres qui ont plusieurs genres, elles sont en partie homme, femme mais ont aussi en elle une troisième genre qui n'est pas nécessairement nommé, conceptualisé.

Ces états, ces crises sont associés à une « dysphorie de genre » : qui signifie « détresse », « souffrance » causée par la non-adéquation entre le sexe de naissance et l'identité genrée. D'ailleurs elle a été répertoriée jusqu'en 2019 dans le MDS qui répertorie toutes les maladies mentales : elle était donc considérée comme une maladie mentale depuis peu.

Ce rejet par les jeunes de la binarité est-il une mode ? Je m'en réfère là un à très bon documentaire (même si je vais défendre ce soir avec vous l'exact contraire) qu'une amie m'a signalé : lien internet.

C'est aussi la critique de Claude Habib dans *La question trans* chez Gallimard. Il y a deux genres et personne ne peut remettre en question ce fait. Elle critique ce qu'Anna Fausto Sterling défend dans *les 5 sexes*, n'y voit qu'un problème définitionnel avec l'analogie d'un humain à deux têtes et 8 membres. Admettrions-nous cette « déviance » comme un humain possible ?

La cause en est pour elle un désir effréné de choisir tout, y compris son identité sexuelle, dans un champ de liberté qui fait fi des limites biologiques à la liberté : les bénéfices de l'indétermination. Des héros sur Facebook qui osent tout, etc.

Toutefois, ne peut pas voir dans ce rejet de la binarité plus qu'une mode mais un acte politique ? En effet, ce serait le rejet d'un genre qui a été révélé depuis presque un siècle maintenant comme une simple construction sociale, construction sociale au service d'un rapport de domination des uns sur les autres (expliquer cela à partir des stéréotypes de genre qui produisent une passivité du féminin dominé par le masculin). Le genre serait un moyen de hiérarchisation sociale qui serait aujourd'hui à démanteler. Déconstruire la binarité du genre serait une question politique et s'opposerait à la seule pathologisation de la « dysphorie » qui serait une affaire médicale avant tout : question de chirurgie, de reconstruction d'organes génitaux fonctionnels, ou d'accompagnement hormonaux pour transiter.

La situation aujourd'hui se complique nettement. Si bien que nous pouvons nous poser la question de savoir si cette binarité féminin-masculin n'est pas dépassée et même à dépasser

Cela nous oblige à interroger ce qu'est le genre, la binarité du genre féminin-masculin. Mais aussi cet attachement de chacun à son genre, le fait que vous vous viviez (je veux éviter sentir, et le remplacer comme se vivre, ou être avec la part automatique ou inconsciente) femme, mesdames ou homme, messieurs, pour ceux et celles qui se vivent comme l'un ou l'autre, ce qui exclut ceux-elles qui ne se vivent ni comme l'un ni comme l'autre, qui laisse présupposer une fixité du genre est à interroger aussi, car au fond n'est-ce pas l'inadéquation et la mobilité qui seraient premières. Plutôt que de penser la fluidité comme anormale, nous pourrions nous demander si elle n'est pas l'état initial du genre avant que nous fixions les choses. Ce qui va nous amener à interroger la question de l'identité et plus précisément l'identité sexuelle. Cela rejoint une question philosophique importante, celle de l'identité personnelle.

PB : Cette crise du genre est-elle un effet de mode, une conséquence de la crise de l'identité ou une volonté d'émancipation politique ?

I. La naissance d'un concept et la découverte que ce concept ne rend pas compte de la complexité du réel

A. L'invention médicale du concept

Texte de référence : Elsa Dorlin dans *Sexe, genre et sexualités*, chapitre « l'historicité du sexe ».

Ce sont les équipes médicales qui dans la première moitié du XX^{ème} siècle forge le concept de genre, avec des bébés « hermaphrodites » ou intersexes. Le problème n'est pas de donner un sexe à ces corps mais de donner le « bon sexe » pour un bon fonctionnement sexuel « hétérosexuel ». La norme sociale qui construit l'anatomie du corps.

Face à la réussite de ces réassignations, les médecins pensent que le sexe biologique est dans le cas des enfants intersexes en particulier mais dans celui de tout individu en général, un facteur relativement flexible, aléatoire et peu contraignant en matière d'identité sexuelle, c'ad de rôles de genre et comportements sexuels.

Dans les années 1950 aux Etats-Unis, un qui allait devenir un des grands spécialistes de l'intersexualité John Money déclare : « le comportement sexuel ou l'orientation vers le sexe mâle ou le sexe femelle n'a pas de fondement inné » Le terme de « genre » est popularisé par le psychiatre Robert Stoller qui fonde en 1954 la gender Identity Research Clinic. En 1955, Stoller propose de distinguer le sexe biologique de l'identité sexuelle (le fait de se percevoir homme ou femme et de e comporter en conséquence), distinction qui sera reprise en 1968 en termes de « sexe » et « genre ». Puis John Money publie avec Anke Ehrhardt un homme et une femme, un garçon et une fille. Il y raconte l'histoire de Bruce/Brenda, petit garçon de 9 mois, qui n'est pas intersexe et qui suite à une ablation du pénis, accident de circoncision, se voit réassigner un sexe féminin. Le conseil de Money : un garçon ne peut pas l'être sans pénis, un garçon biologique ne pourrait avoir d'identité sexuelle sans cet attribut. Bruce devient Brenda un peu avant ses 3 ans, avec un traitement hormonal et une reconstruction chirurgicale. Money se sert de Bruce comme d'un cobaye.

Son projet : montrer l'indépendance du genre et du sexe à l'égard de la biologie innée ; ce qui nous oblige aussi à nous interroger sur ce qui fait le genre et la sexuation (devenir sexuel de qqun). L'organe en soi, car en effet en fabriquant un vagin au lieu d'un pénis, et un vagin à même de recevoir le pénis, faute d'être sensible pour l'orgasme, on pourrait penser qu'on induit un comportement sexuel féminin, et l'organe, la sexuation se fait à l'usage. Toutefois, ne peut-on pas se sentir masculin sans avoir de pénis avéré, (pénis fantasmé) ? Si. D'où les hormones, et justement dans la transformation de Bruce en Brenda ce qui est intéressant est la traitement hormonal qui accompagne la transition.

Depuis le XVII^e siècle le « sexe » est défini selon un modèle bicatégoriel s'appuyant sur des savoirs : la physiopathologie du tempérament, l'anatomie des appareils génitaux puis des gonades (ovaires et testicules), l'information hormonale (hormones dits féminines ou masculines), la génétique (XX ou XY). Il s'agit là de 4 définitions de la bi catégorisation sexuelle : le sexe humoral, le sexe gonadique, le sexe hormonal, le sexe chromosomique.

Cette bi-catégorisation est un obstacle épistémologique qui a rendu longtemps difficile la compréhension du sexe et de la sexuation, car essentialisé, perçu comme le signe « d'une propriété substantielle », intimement caché à l'intérieur du corps.

C'est en abandonnant ce substantialisme que les recherches sont parvenues à la définition scientifique du sexe. Cf Anne Fausto-Sterling dans *sexing the body* montre qu'il existe plus de 2 sexes. « **Les Cinq Sexes : pourquoi mâle et femelle ne sont pas suffisants** » (titre original : « *The Five Sexes: Why Male and Female Are Not Enough* ») est un article de la biologiste Anne Fausto-Sterling publié en 1993 dans la revue *The Sciences* ; il remet en question la catégorisation des individus couramment admise en deux sexes. En 2000, dans un court essai intitulé *Les Cinq Sexes revisités*, l'auteure relit le texte de 1993 en prenant en considération les avancées scientifiques et l'évolution des mentalités concernant l'intersexuation et la distinction binaire des sexes.

Lors des décisions autour d'un enfant intersexe, le cariotype est pris en compte mais reste problématique quand une enfant présente XX et un pénis de grandeur normale, ou XY et un pénis d'apparence anormale.

Ce qui mériterait de créer un 3^o genre : intersexe

Voire plus ! Anne Fausto-Sterling dans *Sexing the body* montre qu'il existe plus de 2 sexes. « *Les Cinq Sexes : pourquoi mâle et femelle ne sont pas suffisants* de 1993 (revisités en 2000)

-« herms », véritable hermaphrodite, avec une gonade de chaque : un ovaire, un testicule (enfant né de Hermès et Aphrodite qui a 15 ans fusionne avec une fille)

-« merms » : pseudo-hermaphrodite à tendance plutôt masculine : des testicules et certains aspects de l'appareil génital féminin (vagin, clitoris) mais pas d'ovaires ; de la poitrine à la puberté ; xy

- « fermes » : qui possèdent des ovaires, parfois un utérus et certains aspects de l'appareil génital masculin mais pas de testicules ; XX ; à la puberté, pousse la barbe, et un pénis qui peut atteindre une taille adulte

B. La construction du sexe à partir de la norme du genre

Le genre précède le sexe et est utilisé dans la bi catégorisation des sexes, les interventions chirurgicales (non sans conséquences pour le patient). Or des chiffres : 2 pour cent de la population mais ce sont des données venant du système hospitalier, des cas qui ont interrogé les équipes médicales. Une autre étude présente un autre chiffre : lors d'un examen pour le cancer de l'urètre, seul 55 pour cent des hommes présentaient une anatomie « normale » permettant de les catégoriser masculin. 45 pour cent présentaient des déviations par rapport à la norme à même de créer une ambiguïté sexuelle. (Jan Fichtner article publié dans le Journal of Urology suite à une étude faite de 1993 à 1994 sur 500 hommes : examen bénin de l'urètre ou traitement léger d'un cancer de la vessie). Entre autres caractéristiques le méat urinaire qui se situe normalement à l'extrémité du gland pouvait se trouver ailleurs sur une ligne allant de cette extrémité au scrotum : hypospadias : conformation anormale de l'urètre

On voit que les critères sociaux de définition du genre selon une bi catégorisation sont tellement stricts qu'ils jettent dans l'anormalité quasiment la moitié de la population (masculine)

Comment penser la multitude des conformations sexuelles ? Un continuum ? mais cela présuppose 2 pôles... plutôt idiosyncrasies sexuelles en lien à la reproduction sachant que beaucoup sont stériles.

Elsa Dorlin en conclut que le genre est un rapport de pouvoir qui conforme le réel notamment avec le système bicatégoriel.

Résistance à l'utilisation du mot « genre » en France car il impliquait la naturalisation secondaire du sexe : considéré comme anhistorique. Il suppose une distinction genre et sexe : un maintien de la bi-catégorisation du côté de la nature. Or même cela doit être remis en question. Au fond nous pourrions admettre qu'il y ait des déterminants biologiques au genre à condition d'admettre que ces déterminants sont plus variés que ce qu'on a voulu en faire. La variété des configurations sexuelles innées serait à même de produire une variété de genres. Et ce serait le déni de cet état de fait qui obligerait les individus à remettre en question leur appartenance à un genre défini ou à un sexe qui n'est pas que la partie visible.

Le genre précède le sexe. La norme sociale précède la construction du sexe anatomique. Précède l'usage que je vais faire sexuellement de mes parties génitales.

TRANSITION : La puissance de la norme, son arbitraire, sa relativité nous pouvons la voir et mieux l'appréhender lorsqu'on la confronte à d'autres cultures. Or dans beaucoup de cultures il n'y a pas cette bi catégorisation de genre :

C. La dimension culturelle du genre :

Ce serait une affaire culturelle avant tout, une construction binaire. Il suffit d'aller voir dans d'autres cultures combien de genres y sont pour s'en rendre compte :

Les two-spirit : qui furent nommés bardache : prostitué, esclave par les occidentaux, retrouvent leur identité non binaire avec ce terme en 1990. Les sociétés natives américaines reconnaissaient 4 genres : homme, femme, féminin masculin, masculin féminin. Le genre n'est pas lié au sexe, mais à des rôles sociaux, à des attributs ; un individu peut intégrer par exemple des esprits ancestraux de genres différents. Ces personnes ne sont pas discriminées dans ces cultures, mais ont des rôles sociaux au contraire valorisés : par exemple dans la culture yuki (actuelle Californie), les personnes two-spirit étaient gardiennes de la traditions orale, de la transmission des mythes et de l'histoire de la société, notamment par des chansons.

- Dans la culture lugbara au nord de l'Ouganda actuel et de la RDC, on trouve 2 genres : les okule et les agule ; « okulé » : femmes trans et « agule » : hommes trans ; ce serait des genres à part entière dans cette culture ; or certaines fonctions shamaniques ne pouvaient être exercées que par ces deux genres : communication avec les ancêtres par exemple.
- Les feminelli au XVII^e siècle à Naples
- Les bisus chez les Bugis sur l'île de Sulawesi (à l'est de Bornéo) : 5 genres différents, dont le 5^e androgynes : les oroane, les makkunrai, les calabais, les calalais et les bissus.
- La culture toraja dans les montagnes du sud et sud-ouest de l'île de Sulawesi valorisent les personnes « to burake tambolang » car hiérarchiquement ht placées dans les structures religieuses et spirituelles toraja, officient durant les cérémonies.
- Les « mahu » à Hawaï ou Tahiti

Conclusion de ce premier temps : la bi catégorisation du genre en féminin et masculin est culturelle et non naturelle. Elle ne correspond pas à la variété de conformations physiologiques et anatomiques sexuelles. Même si on devait défendre un déterminisme naturel, du sexe au genre, nous n'aurions pas 2 genres.

II. Comment se constitue la perception d'une identité personnelle genrée ? Les difficultés autour de la pensée de l'identité

A. La question de l'identité personnelle

Qu'est-ce qui fait que je me perçoive plutôt comme une femme que comme un homme, de tel genre et pas d'un autre ou d'aucun genre ? Qu'est-ce qui fait mon identité sexuelle (pour reprendre le terme écarté au profit de genre, la façon de se percevoir ceci ou cela) ?

Nous pourrions penser que cette identité passe par le corps et la perception d'organes qui nous constituent : ovaires, un cycle, un utérus, des seins. Ces caractéristiques sont identifiables, elles me permettent de dire que ce corps appartient au groupe des corps féminins. De plus, l'identité substantielle (matière et forme) qui n'est pas susceptible de changer. Identité au sens de ce qui reste identique dans le temps et identité au sens de ce que je peux identifier, distinguer. Les intersexes s'identifiant à un entre-deux. C'est d'ailleurs la réponse de Claude Habib « Je me suis longtemps méprise sur mon sexe, mais il ne m'a suffi que du cycle menstruel et de la certitude objective, gynécologique d'être une femme pour me sentir telle et me réconcilier avec le sexe auquel j'appartenais sans équivoque possible : la féminité m'est venue sur le tard, longtemps différée par ce que Nancy Huston appelle « la nouvelle inculture sexuelle ».

Il s'agit ici par cette expression de désigner la quête contemporaine de symétrie : les mêmes plaisirs les mêmes expressions du désir : (coup d'un soir, la question de l'activité et de la passivité, la réceptivité, selon la doxa féministe, on ne pourrait plus se prêter à être l'objet du désir qu'on suscite – confusion selon elle sur cette notre d'objet, relégué à une fausse passivité)

Claude Habib nous ramène dans sa définition de genre à des *déterminants biologiques* : les règles et l'organe.

Mais la réponse des règles sont très polémique : JK Rowling accusée de transphobie après avoir répondu à un tweet « pourquoi ne pas dire des femmes » pour « personnes qui ont leurs règles ».

Le problème est à quoi on s'identifie ? un organe ? un fantasme d'organe ?

Notre propre expérience personnelle nous montre une réalité plus complexe l'identité psychologique : nous pouvons observer aussi dans la constitution de l'identité personnelle intervient des identifications extérieures à des modèles d'autres genres : que nous nous identifions à des acteurs masculins ou féminins, que nous pouvons développer des conduites féminines ou viriles, qu'il y a des fluctuations dans l'identité subjective. A quoi s'ajoute la perception que les autres en ont et l'image qu'ils me renvoient. Vincent Descombes *Le Parler de soi*, Gallimard 2014 : il faut distinguer l'identité selon les logiciens et l'identité psychologique. Selon la première l'identité est absolue : ce qui permet de la distinguer de l'autre et cette identité est la même dans le temps. Mais l'identité psychologique est différente car elle prête le flanc à la possibilité de la crise d'identité : subjectivement je peux me sentir plus ou moins moi-même, en de ça de moi ou hors de moi. La représentation de moi (sociale, amicale) et le sentiment de moi peuvent différer. « la difficulté de coïncider durablement avec soi est une expérience humaine des plus courantes. Ne pas être soi, se sentir en dessous ou en de ça de soi, tel est le régime ordinaire de l'identité au sens psychologique. On ne voit pas pourquoi le sentiment de l'identité sexuelle serait préservé de ces variations qui sont le mode d'être de la conscience de soi » p. 137

Reprise de l'identité narrative de Ricoeur. Dans *Soi-même comme un autre*, Ricoeur se proposait de repenser l'identité avec ses changements dans le temps, l'ipséité, comme identité narrative : par le récit de soi, on reconstitue une unité autour d'un sujet du récit « Je » qui crée une unité

dans le pluriel du vécu. On pourrait imaginer un sujet Je qui fait le lien avec les différents aspects de ses vécus genrés et s'attribue un seul genre par le « il » ou le « elle ».

Au sujet de Bruce/Breda, ce fut un succès ; mais pour John devenu Joan qui avait somme toute un jumeau, il décida à l'âge adulte de se faire prescrire des hormones masculines et épousa une femme dont il adopta les enfants. On peut penser que sa gémellité a changé les choses, car perception du masculin en elle, iel. On pourrait penser que l'identité est relationnelle, c'est dans la relation à l'autre que je deviens femme ou homme, que je me fais être.

Sartre proposait une autre conception de l'identité dans *L'être et le néant*, je suis tel qu'autrui me voit et je joue pour être. Exemple du garçon de café, il y a un jeu du garçon de café : il est un petit peu trop prompt à répondre à la sollicitation du client, il a le geste un peu trop minutieux, ... , il se conforme aux attentes d'autrui, et il se fait être « garçon de café ». On pourrait penser l'identité sexuelle comme à la fois relationnelle, conforme aux attentes d'autrui et le résultat d'un jeu, d'une illusion d'être produite par la cohérence de mes actions.

Ces considérations rapportées au genre, la philosophe qui reprend ces éléments (narration, action, inadéquation à « soi ») dans l'identité sexuelle, c'est la philosophe américaine Judith Butler.

B. La performativité chez Butler

Judith Butler définit le genre par la « performativité » : c'est un terme qu'elle emprunte à la théorie du langage de Austin « quand dire, c'est faire » où Austin distingue différents énoncés de langage : descriptifs, car ils décrivent un état de la réalité (ex. il pleut dehors) et « performatifs » qui se caractérisent par le fait de créer la réalité en la disant : par exemple, « je vous marie » pour le maire produit la réalité du mariage ; « je vous condamne » pour le juge ; « je vous nomme » pour le ... nominateur...

Pour Butler le genre est de nature aussi performative : il se crée par des énoncés de genre : lorsque on coche la case F ou M sur des doc administratifs, lorsqu'on est amené à décliner son genre, son prénom genrée, avec une grammaire genrée. Comme le mariage n'a d'autre réalité que cette énoncé performatif (quelle différence entre le concubinage et le mariage si ce n'est la déclaration du maire « je vous déclare mari et femme »), de même le genre ne serait pas autre chose que la répétition d'un énoncé performatif « je te déclare fille ou garçon » « je me déclare... »

« To perform » renvoie à l'idée d'un accomplissement : le dire accomplit ce qu'il dit. Et l'action : j'agis conformément à ce que je déclare : je me comporte comme F ou M, comme je me comporte en épouse ou en époux ensuite.

« Si les attributs et les actes du genre, les différentes manières dont un corps montre ou produit sa signification culturelle sont performatifs, alors il n'y a pas d'identité préexistante à l'aune de laquelle jauger un acte ou un attribut; tout acte du genre ne serait ni vrai ni faux, réel ou déformé, et le présupposé selon lequel il y aurait une vraie identité de genre se révélerait être une **fiction régulatrice** »

Ce que veut dire Butler : le genre comme « fiction régulatrice » qui nous est donnée en modèle et le genre que je réalise par mes actions continuellement en visant cette essence extérieure à moi.

Il n'y a ni déterminisme intérieur : biologique ou social : les actions sont à répéter incessamment. Ni inné, ni acquis, le genre ! Ni le résultat des hormones, ni une construction sociale qui me moulerait dès le départ. J'exécute par mes actions une hallucination genrée. On retrouve aussi dans ce « perform » les effets sur les autres. Intérieurement, mon sentiment genré est bien difficile à saisir. Les effets produits sur me renvoient l'image du genré.

Un parallèle avec le « jouer à être » de Jean-Paul Sartre pour être : l'essence est performative.

Or si chacun se déclare selon un genre déterminé c'est qu'il sommé de le faire : entre en jeu la norme qui œuvre. Voici ce que Judith écrit :

Judith BUTLER *Trouble dans le genre* (2005)

Pour ma part, j'ai commencé à me demander comment lire la performativité du genre en partant de la lecture que Jacques Derrida fait de la nouvelle de Kafka *Devant la Loi*. Dans cette nouvelle, celui qui attend la loi est assis devant la porte de la loi, ce qui confère une certaine force à la loi qu'il attend. Le fait d'attendre le dévoilement autorisé du sens est le moyen par lequel l'autorité est conférée et établie : l'attente fait advenir son objet. Je me suis demandé si, dans le cas du genre, on n'attendait pas de la même façon qu'il fonctionne comme une essence intérieure qui pourrait se révéler à nous, une attente qui finit précisément par produire le phénomène tant attendu. Ce qui fait apparaître deux aspects de la performativité du genre : d'abord, celle-ci tourne autour de cette métalepse¹, de la manière dont l'attente d'une essence genrée produit ce que cette même attente pose précisément à l'extérieur d'elle-même. Ensuite, la performativité n'est pas un acte unique, mais une répétition et un rituel, qui produit ses effets à travers un processus qu'il faut comprendre, en partie, comme une temporalité qui se tient dans et par la culture. [...] L'idée que le genre est performatif a été conçue pour montrer que ce que nous voyons dans le genre comme une essence intérieure est fabriqué à travers une série ininterrompu d'actes, que cette essence est posée en tant que telle dans et par la stylisation genrée du corps. De cette façon, il devient possible de montrer que ce que nous pensons être une propriété « interne » à nous-même doit être mis sur le compte de ce que nous attendons et produisons à travers certains actes corporels, qu'elle pourrait même être, en poussant l'idée à l'extrême, un effet hallucinatoire de gestes naturalisés.

¹ La métalepse une figure de style qui consiste à substituer la cause pour la conséquence

Commentaire : d'abord cette « attente de la loi » en analogie à l'histoire de Kafka :

Ensuite les actions faites pour répondre à la loi produisent par leurs effets l'illusion qu'ils sont l'effet d'une nature genrée alors qu'ils sont l'effet de la loi, et des actions pour s'y conformer.

La performativité n'est pas une performance isolée où je joue mon genre, ce sont des rituels, des répétitions, une série ininterrompue d'actes, la stylisation d'un corps. Ex. mes gestes pour styliser de façon féminine mon corps : croiser les jambes, mouvements des mains...

Il n'y a pas de corps naturel avec un sexe masculin, féminin sous l'illusion du genre, préexistant aux actions genrées. Il n'y a pas de corps naturel pour Butler

Objection : je me sens femme parce que je peux enfanter (limite de la stérilité mais l'idée est potentiellement ; puissance et non l'acte), retour à une forme de naturalité ; mon corps n'est pas « culture ».

Ce qui est culturel c'est ce que nous faisons de cette faculté d'enfantement : l'importance donnée à cette faculté, la fonction biologique devenue raison d'être de la distinction sexuelle. Le genre est aussi un modèle d'intelligibilité : le genre est intelligible. Il produit le mode d'intelligibilité de son corps propre, dans le contexte social de la matrice hétérosexuelle. Les sujets sont sommés de déclarer leurs désirs, de décliner leur identité à travers ce prisme. Dans la ligne de la pensée de Foucauld un corps genré est produit par ces effets de visibilisation et d'invisibilisation à l'aune de la norme. Le genre est pensé comme instrument et effet. Dans le rapport de moi à moi-même, s'immisce cette image du genre qui organise la perception que je vais avoir de moi-même, selon l'attention qu'on m'aura inculquée sur certains aspects : l'érotisation de certaines parties du corps, sa langueur plutôt que sa vigueur, les poses.

Il n'y a pas de corps naturel avec un sexe masculin, féminin sous l'illusion du genre, préexistant aux actions genrées. Il n'y a pas de corps naturel pour Butler (règle et à l'utérus fécond de Habib) qui préexiste à mes actions.

Ce qui est premier est la norme et la norme de l'hétérosexualité (l'interdit de l'homosexualité qui est premier qui va produire la binarité de genre). Le corps va être sculpté par cette norme. Il n'y a pas un corps naturel avec des fonctions biologiques : celle d'inséminer pour l'homme, celle de féconder et d'enfanter pour la femme.

Il faut préciser l'intelligibilité de mon corps passe par la norme : la façon dont nous le percevons est déformé par le prisme de la culture. On va accorder de l'importance à tel organe, ou localiser la sexualité dans les parties génitales parce que la norme culturelle l'exige au point d'invisibiliser d'autres pratiques sexuelles possibles :

Par exemple Paul B Preciado, qui est un penseur trans dans la filiation de la pensée de Judith Butler, dans le Manifeste Contra-sexuel sorti en 2019 propose que nous nous libérions des parties génitales pour centrer sur l'anus et le gode-michet une sexualité commune à tous. Il incite à une réinvention plastique de notre corps érotique en changeant la norme de la binarité et de l'hétérosexualité.

Ex le baiser par les lèvres et non par le nez

Ex. Les femmes plus petites que les hommes de Priscille Touraille

Paul B Preciado propose d'aller plus loin et de fabriquer des corps qui se libèrent des normes hétérosexuelles : techno-corps : s'injectant de la testostérone il fait l'expérience d'autres formes d'être dans Testo-junkie 3j'ai pris mon corps comme terrain d'exploration » dit-iel dans une interview à Têtu. On a la possibilité biomédicale de modifier un corps vivant. On quitte ici la critique des normes comme mode d'intelligibilité aliénante pour aller vers l'anthropotechnie, cad la construction technique du corps au moyen de traitements hormonaux et chirurgicaux

Nous avons les moyens de gendériser artificiellement notre corps (pas en mimant, pas en stylisant seulement). Ex. d'Agnès en 1958

Lecture de « je suis un monstre qui vous parle » 2020 p.60

Enfin, performatif a à voir avec la performance « théâtrale » et possibilité de subversion car ce que l'on fait par la répétition des actes, nous pouvons tout aussi bien le défaire. Performance « drag queen » n'est pas déviante par rapport à ce que nous faisons nous-même. Au contraire elle nous révèle ce que nous faisons tous, mais ici d'une façon exagérée.

C. La « praxis queer » :

Qu'est-ce qu'une praxis queer ?

Une praxis queer s'est développée dans les interstices du canevas des normes, répressifs, de l'hétérosexualité blanche : les pratiques gay et lesbienne de couleurs. Mise en place de codes alternatifs et excentriques (exemple à projeter : les folles flamboyantes du bal de Harlem – le plus célèbre étant celui de Hamilton lodge- concouraient au titre de reine, en actrice de Hollywood, en femme fatale...?). Mise en scène décalée exubérante des normes en place en vue de leur subversion : conformation et détournement, en matière de sexe, de sexualité et de couleurs. C'est le statut racial autant que sexuel qui est mis en scène, faisant de la féminité blanche, féminité dominante et racialisée, une véritable mascarade : la renforçant comme norme dominante et la déstabilisant comme référence ou idéal.

La praxis queer permet de penser les pratiques de résistance aux modèles dominants : il n'y a pas un seul foyer de refus, mais des exercices multiples de résistance : « possibles, nécessaires, concertées, solitaires, rampantes, violentes, promptes à la transaction, intéressées, ou sacrificielles »

Elle révèle les logiques de domination qui opèrent sous la notion de genre et c'est ce dernier point qu'il nous faut explorer. En effet, **Pourquoi déconstruire le genre est essentiel ? Pourquoi défaire qqch qui est utile ? Et par voie de conséquence la fin analyse de la construction du genre ?**

Car doit être révélé comment le genre est un instrument au service de la domination de quelques uns sur beaucoup d'autres, des hommes sur les femmes, mais aussi des hommes virils sur les hommes efféminés, etc.

Logique de la domination hétérosexuelle sur l'homosexualité et tout autre forme de sexualité.

III. Pourquoi déconstruire le genre est essentiel ? La dimension politique de ce rejet du genre ou de la déconstruction du genre

A. Le genre vu comme lieu d'un rapport de domination :

Enfin le genre est un moyen au service de la culture patriarcale qui est dénoncée aujourd'hui comme étant une culture du viol

Commençons d'abord par le plus connu l'assujettissement des femmes aux hommes par le biais des stéréotypes de genre. Déconstruire le genre et révéler comment il se construit permet l'émancipation des femmes ou des personnes assujettis au modèle dominant.

Un des textes fondamentaux sur la question est **Le deuxième sexe de Simone de Beauvoir** publié en 1949 chez Gallimard. Dans la première partie du livre II « Formation », là où le chapitre commence par cette fameuse phrase « on ne naît pas femme : on le devient ». et la phrase qui suit « Aucun destin biologique, psychique, économique, ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme un Autre. En tant qu'il existe pour soi l'enfant ne saurait se saisir comme sexuellement différencié ».

C'est par le corps au départ est un instrument de la subjectivité, par lequel elle explore le monde. L'enfant ne perçoit pas cette différence sexuelle comme un signe de distinction. Très vite, la survalorisation sociale du pénis relègue le corps féminin du côté du manque, de l'absence. Beauvoir en fait d'abord aussi une expérience de la représentation de son corps : Il est certain que l'absence de pénis jouera dans la destinée de la fillette un rôle important, même si elle n'en envie pas sérieusement la possession. Le grand privilège que le garçon en tire c'est que, doué d'un organe qui se laisse voir et saisir, il peut au moins partiellement s'y aliéner. Le mystère de son corps, ses menaces, il les projette hors de lui, ce qui lui permet de les tenir à distance : certes il se sent en danger dans son pénis, il redoute la castration, mais c'est une peur plus facile à dominer que la crainte diffuse éprouvée par la petite fille à l'égard de ses « intérieurs », crainte qui souvent se perpétuera pendant toute sa vie de femme. Elle a un extrême souci de tout ce qui se passe au-dedans d'elle, elle est dès le départ beaucoup plus opaque à ses propres yeux, plus profondément investie par le trouble mystère de la vie que le mâle. (p.26) Du fait qu'il a une alter ego dans lequel il se reconnaît, le petit garçon peut hardiment assumer sa subjectivité ; l'objet même dans lequel il s'aliène devient un symbole d'autonomie, de transcendance, de puissance : il mesure la longueur de son pénis ses camarades celle du jet urinaire ; plus tard, l'érection, l'éjaculation seront sources de satisfaction et de défi. La petite fille cependant ne peut s'incarner dans aucune partie d'elle-même. En compensation, on lui met entre les mains afin qu'il remplisse auprès d'elle le rôle d'alter ego, un objet étranger : une poupée. » (p. 26-27)

De cette poupée Sde Beauvoir en fait le parangon de ce que doit devenir la petite fille, belle, passive, et un corps entier, cherchant avant tout à être regardée, là où le garçon avec son pénis est appelé à entreprendre le monde, regarde. On retrouve toute la thèse de Sd B qui est que l'homme est un sujet tandis que la femme est l'Autre, du sujet : objet. C'est très actuel puisqu'on parle d'objectification de la femme dans le male gaze et de femme-objet. Ce n'est pas la

caractéristique du pervers de faire de la femme un objet, ici c'est toute la société qui constitue la femme comme l'objet, non sujet.

Le narcissisme de la fillette et la passivité. Dans les jeux autorisés par les garçons, les tenues, les bagarres, le projet du garçon est en adéquation avec sa vitalité, son élan. Tandis que chez la fille, cette vitalité est contrariée, sauf lorsqu'on lui donne une éducation virile, ce qui ne peut être fait que dans la petite enfance.

La culture historique vient ensuite confirmer la pauvreté du monde des femmes : tous les grands personnages historiques, les héros sont des hommes.

On lui apprend la grandeur du renoncement, son ivresse, la dimension sacrificielle à travers la foi. Elle apprend dans les contes que pour être heureuse, il faut être aimée ; pour être aimée, il faut attendre l'amour, c'est la Belle au bois dormant, Peau d'Ane, Cendrillon, Blanche Neige, celle qui reçoit et subit.

« C'est une étrange expérience pour un individu qui s'éprouve comme sujet, autonomie, transcendance, comme un absolu, de découvrir en soi à titre d'essence donnée l'infériorité : c'est une étrange expérience pour celui qui se pose pour soi comme l'Un d'être révélé à soi-même comme altérité. C'est là ce qui arrive à la petite fille quand faisant l'apprentissage du monde elle s'y saisit comme une femme. La sphère à laquelle elle appartient est de partout enfermée, limitée, dominée par l'univers mâle : si haut qu'elle se hisse, si loin qu'elle s'aventure, il y aura toujours un plafond au-dessus de sa tête, des murs qui barreront son chemin ». (p.51)

Puis vient la perte de confiance dans son corps, et l'acceptation de sa féminisation honteuse, de sa passivité (défiance à l'égard de ses intérieurs, gêne) L'endométriase aujourd'hui confirme une forme de discours médical sur le corps féminin inquiétant : ignorance, obscurité, douleurs, fatigue...

On retrouve ce qui est dit ensuite dans histoire livre I : les objectifs de la femme sont inhérents aux projets masculins, les secondent. Eux dressent la finalité des projets, quant à la leur elle est subalterne.

B. Le genre, facteur de la violence et de la culture du viol :

Prenons un exemple le « male gaze », expression de Laura Mulvey, qui construit le regard que nous portons (en tant que spectateur) sur les femmes et qui contribue en suite à assigner la femme à une position de prédation. Voir à ce sujet le documentaire sur Arte : *Brainwashed le sexisme au cinéma* ; par exemple dans : *Lost in translation* de Sofia Coppola (ex d'un film tourné par une femme !) où la scène de présentation des personnages principaux : elle ...lui... la rencontre dans un hôtel de Tokyo de deux Américains (interprétés par Bill Murray et Scarlett Johansson)

Elle : objet de désir...Lui : sujet avec des sentiments

Même lorsque le cinéma prétend dénoncer le viol, il le fait avec une certaine complaisance.
Film : Scandal

Il se trouve qu'à Hollywood précise le documentaire 94 %. Des femmes ont été victimes de harcèlement ou de viols. C'est en connaissant ce chiffre que l'analyse de la construction du

regard cinématographique des hommes sur les femmes est révélatrice de cette culture patriarcale de la violence

Lorsqu'une femme est présentée à l'écran :

1. Sujet-objet
2. Fragmentation du corps féminin : le cadrage zoome sur un sein tel que le voit le protagoniste masculin ou le public en position de masculin
3. L'usage du ralenti : mouvement ralenti de la caméra sur le corps de la femme mais au ralenti sur l'action de l'homme : image hypnotique sur la puissance de l'homme
4. Eclairage : révèle la subjectivité et les sentiments de l'homme sur son visage, et ses ombres, mais sur la femme il en révèle le corps éthéré, sans rides, intemporel
5. Point de vue de la narration

Le genre comme source de la violence psychologique, physique et sexuelle : insupportable. Ce ne sont pas seulement des problèmes d'orientation professionnelle mais c'est plus grave : le genre peut être légal !

Si l'on suit cette logique on trouve le wokisme radical : wokisme est cet éveil des consciences, vigilance pour dénoncer la violence, la discrimination subie du patriarcat, mais aussi de l'hétérosexualité.

C. Reus du genre et refus de l'hétéro-normalité :

La prédation est la conséquence de la différenciation sexuelle, et donc du genre. Cette différenciation est au service de l'hétérosexualité. Voilà comment Juliet Drouar définit l'hétérosexualité dans *Sortir de l'hétérosexualité* publié chez Binge en 2021 : « un système politique qui construit des personnes dominantes et des personnes dominées sur la base de leurs organes sexuels, et les met systématiquement en relation intime, afin que les dominants en tirent des bénéfices » Le système hétérosexuel procède par 3 commandements : la différenciation sexuelle forcée, la mise en couple obligatoire et l'exploitation du travail de l'un au service de l'autre, le dominant.

Non seulement l'hétérosexualité et donc la binarité de genre est un système d'exploitation et d'aliénation mais c'est aussi absurde, comme elle le montre avec son expérience de pensée : Un voyageuse venue de l'espace rentre dans une boulangerie et veut acheter du pain ; la boulangère hésite et lui demande si c'est Madame, ou Monsieur...pourquoi alors qu'on ne se connaît pas faut-il d'emblée déclarer ce qu'on a dans la culotte ?

Enfin meilleure réussite à l'école des filles garçons et des garçons efféminés selon une étude canadienne :

Conclusion :

Nous nous étions posé la question de savoir si les phénomènes de dysphorie de genre, de refus de la binarité, de transition révélaient un phénomène de mode. Nous avons vu qu'ils révélaient au contraire une réalité sexuelle plus variée que ne le laisse penser la bi-catégorisation sexuelle.

La limitation à deux genres a quelque chose de restreint, de conceptuel et de limité. Le but étant la norme de l'hétérosexualité à l'œuvre.

Nous avons ensuite vu que l'examen philosophique de la notion d'identité permet de penser un sentiment d'inadéquation avec son identité de genre, que nous ne nous vivons pas identiques à nous-mêmes dans le temps. Repenser l'identité en termes de récit de soi, identité narrative, ou en termes de performativité, permet de penser la fluidité dans l'identité sexuelle. Toute l'histoire de la pensée de l'identité permet de concevoir qu'y compris pour l'identité sexuelle une variation, une instabilité est possible.

Enfin, nous avons montré que cette déconstruction de genre était un processus politique consistant à dénoncer des relations de pouvoir, de domination, d'exploitation, de violence subies par les femmes, par les hommes moins virils, par les homosexuels, par les femmes de couleurs, etc.

Bibliographie succincte et essentielle:

Simone de Beauvoir *Le deuxième sexe* (1949)

Judith Butler *Trouble dans le genre* (2005)

Elsa Dorlin dans *Sexe, genre et sexualités* (2008)

Juliet Drouar *Sortir de l'hétérosexualité* (2021)

Paul B Preciado *Manifeste Contra-sexuel* (2019)

Je suis un monstre qui vous parle (2020)

Anne Fausto-Sterling *Les Cinq Sexes : pourquoi mâle et femelle ne sont pas suffisants* (1993, revisités en 2000)